

ANDRÉ MALRAUX

LE MIROIR DES LIMBES

LAZARE

nrf

GALLIMARD

À
la mémoire de
Christian Fouchet.

J'ai été atteint d'une maladie du sommeil ; mes jambes se sont à plusieurs reprises dérobées et je suis tombé, comme en syncope mais sans perte de connaissance ; puis, deux fois au cours de la même semaine — la seconde fois, précédée d'un tournoiement convulsif. Examens. Professeurs et docteurs ne pourront se consulter que dans douze jours. En attendant, sclérose des nerfs périphériques et menace sur le cervelet, donc menace de paralysie. Laquelle ?

Puisque je travaille peut-être à ma dernière œuvre, j'ai repris, dans *Les Noyers de l'Altenburg* écrits il y a trente ans, l'un des événements imprévisibles et bouleversants, comme la croisade des Enfants — cent mille gosses partis seuls délivrer Jérusalem, exterminés ou pris pour esclaves — qui semblent les crises de folie de l'Histoire : la première attaque allemande par les gaz à Bolgako, sur la Vistule, en 1916. J'ignore pourquoi l'attaque de la Vistule fait partie du *Miroir des limbes*, je sais qu'elle s'y trouvera. Peu de « sujets » résistent à la menace de mort. Celui-là met en jeu l'affrontement de la fraternité, de la mort — et de la part de l'homme qui cherche aujourd'hui son nom, qui n'est certes pas l'individu. Le sacrifice poursuit avec le Mal le plus profond et le plus vieux dialogue chrétien ; depuis cette attaque du front russe, se sont succédé Verdun, l'ypérite des Flandres, Hitler, les camps d'extermination. Tout ce cortège n'efface pas la journée convulsive où l'humanité prit la forme de la démence comme devant la bombe atomique, mais aussi d'une pitié forcenée. Si

l'aviateur s'était fait sauter avec sa bombe, au lieu de la jeter sur Hiroshima, nous ne l'aurions pas oublié — même après une autre bombe ; si je retrouve ceci, c'est parce que je cherche la région cruciale de l'âme, où le Mal absolu s'oppose à la fraternité.

Nous connaissons assez ce qui s'est passé ce jour-là, pour l'imaginer ; de ce qui s'est passé ensuite, il ne reste rien. Les souvenirs publiés cessent à l'ambulance ; n'espérons pas en découvrir après soixante ans. En Alsace, à la fin de 1944, on ne connaissait plus les noms des survivants de Bolgako. L'Histoire efface jusqu'à l'oubli des hommes ; cette fulguration s'est aussitôt dissipée dans le néant des jours de guerre, car le second régiment, qui montait en ligne avec les ambulances, a enfoncé la ligne russe.

Il ne reste rien de l'événement. Pour trouver sa lueur surhumaine, la fulguration *devait-elle* s'effacer ? Sinon, ne se serait-elle pas perdue dans les récits de délires, de saouleries ou de paniques, que les nations n'aiment guère à retenir ? Cette attaque exerce sur moi la trouble et puissante action des grands mythes de la révolte depuis Antigone. L'humanité archaïque vivait ses mythes ; jusqu'en 1911, l'empereur de Chine conduisait la charrue pour tracer le premier sillon de l'année, comme l'empereur mythique avait tracé le premier sillon de la terre. J'ai revécu le mythe inconnu de la Vistule, parce que je l'ai écrit — sous une autre forme, en 1940 quand j'étais prisonnier, en 1941 quand je m'étais évadé. Je quitte, pour le reprendre, les fragments de ce livre où se bousculent mes souvenirs, mes obsessions, mes prémonitions. J'ai d'abord étudié l'attaque de Bolgako parce qu'un certain nombre de soldats qui la conduisirent étaient alsaciens. L'Allemagne affectait volontiers l'Alsace au front russe. (D'où la liberté intérieure de mon personnage, qui combat pour l'Allemagne avec indifférence.) J'ignorais, en 1941, que la brigade Alsace-Lorraine existerait un jour, que je serais lié à l'Alsace par le sang. La mort qui tourne autour de moi me livre à ceci, qui me parvint, il y a trente ans, de l'autre côté de la vie.

Le mot : convulsion me hante. Le texte que je corrige depuis onze jours pourrait le prendre pour titre ? Pourtant sa violence s'éloigne (non son égarement). J'avais envie d'ajouter à ce récit les souvenirs qu'il appelle aujourd'hui en moi. Devant la main suspendue des gazés de la ville de la Mort, à une heure que tous ces hommes ont tenue pour

une heure de destin, je pense à la fresque de Nefertari, en face de Louxor : à l'entrée de sa tombe, la femme de Ramsès joue contre un dieu des morts invisible, dont nous ne connaissons la présence que par ses pions sur l'échiquier. Devant le vide, elle joue son immortalité.

Avec les premiers gaz de combat, Satan reparait sur le monde ; mais le Fléau ne prévaut pas sur l'aveugle instinct de vie resurgi dans la seule forêt d'Europe où vivaient encore les bisons du quaternaire. Connaissans-nous tant d'exemples de l'homme et de la mort, broyés par la fraternité sauvage — inscrite en l'homme, programmée, diraient les ordinateurs ricanants ? Ce jour-là, venue d'aussi loin que le Mal, la demi-bête des profondeurs où naquit l'homme a découvert, en bavant, le défi de Prométhée. Peut-être investi par la mort, je me réfugie dans le récit d'un des plus énigmatiques sursauts de la vie.

L'individu n'y existe pas. Le commandant Berger, à peine. Dans la sape, il écoute ; pendant l'attaque, il regarde. Le professeur gesticulant compte à peine plus que ses bouledogues. Les autres parlent avec la plus vieille voix de l'humanité, la voix de caverne des soldats allemands dans la sape, des prisonniers français dans le camp. Au fond de l'ennemi, il y a aussi la miséricorde.

Quand l'auto du professeur s'arrête, le commandant Berger et le lieutenant-adjoint voient répondre à leur salut militaire le grand mouvement d'un feutre à large bord ; une main rejette en arrière un cache-nez mis en écharpe (en juin), une autre lance à leurs pieds une cigarette à demi consumée : mains, cigarette, cache-nez, cheveux gris presque longs, tout un pigeonnier s'envole du visage du professeur, qui ressemble à un Bismarck prestidigitateur. Un gros garçon placide quitte derrière lui l'auto, une mallette dans la main gauche, un panier dans la droite : son fils.

« Très heureux ! dit le professeur, je suis vraiment très heureux, messieurs ! J'ai toujours eu pour les officiers de renseignements un intérêt très particulier ! »

Du commandant, il sait que cet assez jeune ethnologue a été un conseiller du Sultan rouge et l'adjoint d'Enver Pacha, présentement défenseur des Dardanelles contre les Alliés. Du professeur, Berger sait qu'il est l'un des

quelques spécialistes des gaz de combat. Il s'intéresse plus aux gaz qu'aux minables histoires de renseignements.

« Allons dîner ! »

Le professeur a passé son bras sous celui de Berger surpris. *L'Europa* est le moins délabré des trois hôtels réquisitionnés à Bolgako. Sous le ciel calme à cause de la venue du soir, sous l'incertaine odeur des roses poussiéreuses pas encore fanées, un grondement de canonnade monte dans la solitude du jardin de curé.

La table est mise dans la chambre de Berger. Le professeur pose d'un air désolé son grand chapeau sur la cheminée, tire de son panier un flacon et une bouteille jaune dont il boit une gorgée au goulot.

« Pour l'asthme, messieurs ! mais ceci (il tient l'autre flacon) notez ! est de la véritable fine française. Parfaitement ! »

Il le pose sur la table avec tristesse.

« Mangeons : demain matin, les Russes seront enfoncés. »

Toujours consterné.

Berger descend chercher la bière. Quand il revient, canettes en éventail autour des poings, le professeur, son fils et le lieutenant sont penchés sur des photos : la première, entre les assiettes, est celle de la maison du professeur. On va la démolir pour établir un champ d'aviation. Il espérait la sauver : un des télégrammes qui l'attendent lui apporte un refus définitif. D'où sa consternation. L'autre photo est celle des deux enfants du lieutenant.

« À mon tour, je vais vous montrer mes enfants », dit le gros fils du professeur.

Berger regarde : trois bouledogues.

« Heinz a fait ses études à Oxford, dit son père. Puis il s'est spécialisé dans la médecine animale. Par vocation, notez !

— Par passion », murmure le gros Heinz endormi. Et, s'inclinant un peu comme pour une présentation, il ajoute d'un ton humblement orgueilleux : « Vétérinaire. »

Il ressemble aux bouledogues, en mou.

« Demain, devons-nous faire seulement un essai, monsieur le professeur — ou une véritable attaque ? Comme la tentative précédente a échoué...

— Les essais qui ont eu lieu jusqu'ici sur ce front, je vous en prie !... »

Il éclate d'un rire enfantin : comme les grands singes, ce moustachu est tour à tour vieux et enfant, pas jeune.

« On a essayé d'employer des poisons. Mais c'est parfaitement idiot ! l'acide cyanhydrique, l'oxyde de carbone sont des poisons parfaits, qu'est-ce qu'ils ont donné ? L'acide cyanhydrique demande un demi-gramme au mètre cube d'air : le sujet entre en convulsions et tombe mort dans une rigidité tétanique. C'est parfait en lieu clos ! Le champ de bataille, figurez-vous, se permet d'être à l'air libre !

« Ensuite, quoi ? On a essayé l'oxyde de carbone. En laboratoire. Toxique redoutable, présentant toutes les qualités requises, facile à préparer, bon marché ! Il fixe l'hémoglobine du sang, l'empêche de s'unir à l'oxygène de l'air. Mais il y a toujours le problème de l'air libre !

« J'ai fait écarter les poisons. Nous allons employer... autre chose. Nous sommes au-delà des dérivés du chlore. Pas si mal, le chlore, vous savez ! Facile à liquéfier, intolérable à l'organisme humain, très bon marché, notez ! D'après vos... collègues du front occidental, messieurs, notre attaque chimique sur l'Yser a déterminé entre dix et vingt mille intoxications immédiates : plus qu'il n'en fallait pour enfoncer le front anglais ! Parfaitement ! Mais si l'ennemi emploie des masques, il faudra tout recommencer !

— Quand on écarte les poisons, demande Berger, que s'agit-il d'atteindre ? »

Le professeur ouvre les bras avec un geste de danseur.

« Mais les muqueuses, mon commandant ! C'est bien simple : les muqueuses !

« Nous avons des composés plus agissants que le chlore, naturellement ! La virulence du phosgène atteint dix fois celle du chlore, mais le phosgène... »

Il passe devant la fenêtre ouverte, étend la main pour reconnaître le vent. Au-delà du jardin, les bulbes et les croix d'une église orthodoxe brillent dans le soir au fond de la place en pente. La voix du professeur énumère les qualités et les défauts du phosgène, et Berger ressent la profondeur du monde slave jusqu'au Pacifique.

Le professeur jette sa cigarette éteinte par la fenêtre qu'il referme, et revient, épanoui :

« Le vent est toujours excellent, toujours excellent ! Je crains d'ailleurs moins une saute de vent qu'une humidité soudaine... »

Il a déjà allumé une nouvelle cigarette et repris son dîner.
« Mais nous en sommes à la préhistoire, dans la guerre chimique ! le sulfate d'éthyle bichloré, c'est peut-être le gaz de combat par excellence. Un produit caustique, vésicant et toxique à la fois ! Tout particulièrement dangereux, notez ! car le sujet ne souffre pas au moment même de l'intoxication : l'action commence plusieurs heures après...

« Efficace jusqu'à une partie pour quatorze millions de parties d'air ! »

Et, agitant la photo de sa maison comme une preuve :

« Sans doute la chimie est-elle l'arme définitive, l'arme supérieure qui confèrera aux peuples qui la manieront bien — qui la gouverneront ! — une suprématie mondiale... Parfaitement ! Peut-être l'empire du monde, vous entendez !

— Est-il probable que le Service de renseignements ennemi puisse se procurer nos formules ? demande le lieutenant.

— Avant six mois, nous aurons employé six gaz différents ! Voyez-vous, il va se passer entre les gaz et les moyens de protection la course de vitesse commencée depuis des milliers d'années, depuis... le premier fabricant de casse-tête ! entre la lance et la cuirasse, la balle et le blindage ! Seulement, et voilà ce qui donne à la question toute sa gravité... »

La photo lui échappe. Il se baisse pour la ramasser, sans s'interrompre :

« ... depuis que cette lutte existe, ce n'est jamais le blindage qui gagne la dernière manche, entendez-vous !

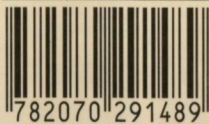
— Monsieur le professeur, vous avez bien dit que les nouvelles découvertes permettent d'intoxiquer les troupes ennemies sans que celles-ci le sachent, n'est-ce pas ? »

Le professeur brandit de nouveau la photo de la maison :

« Une partie pour quatorze millions de parties d'air !... »

« Si vous vous placez d'un point de vue supérieur, les gaz constituent le moyen de combat le plus humain. Parfaitement. Car le gaz s'annonce, la cornée opaque devient d'abord bleue, la respiration commence à siffler, l'iris — c'est même à noter ! — passe presque au noir. En somme, l'ennemi est prévenu. Or si je crois que j'ai ma chance, même infime, je suis courageux ; mais si je sais que je ne l'ai pas, le courage, pffut !... »

nrf



9 782070 291489



74-X A 29148

ISBN 2-07-029148-0

Extrait de la publication